



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

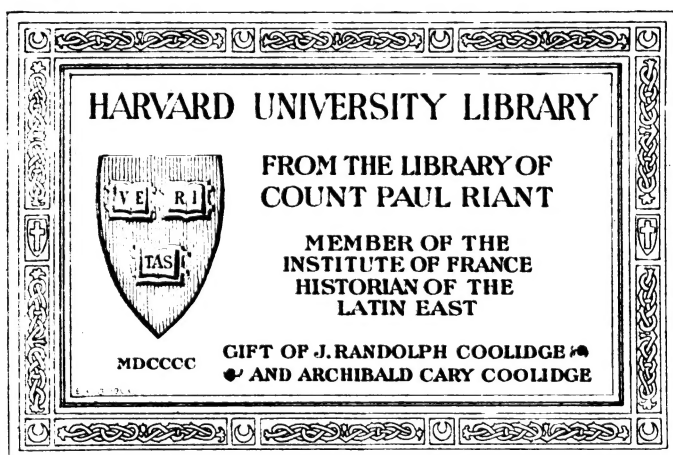
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Crus
720
13

Crus 720.13



DE LA SITUATION PRÉSENTE
DE
L'ORDRE DE MALTE,

DU CARACTÈRE DE SA RÉFORME,
DE SON ANCIEN ÉTAT EN POITOU,

PAR

M. GUSTAVE BARDY.

Conseiller en la Cour impériale de Poitiers.

Extrait de la Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies,
Livraison de Janvier 1859.

PARIS

JUST ROUVIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue de l'École de Médecine, 20.

1859.

DE LA SITUATION PRÉSENTE
DE
L'ORDRE DE MALTE,
DU CARACTÈRE DE SA RÉFORME,
DE SON ANCIEN ÉTAT EN POITOU,

PAR
M. GUSTAVE BARDY.
Conseiller en la Cour impériale de Poitiers.

Extrait de la Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies,
Livraison de Janvier 1859.

PARIS
JUST ROUVIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue de l'École de Médecins, 30.

—
1859.

Crus 720.13

Harvard College Library
Plant Collection
Gift of J. Randolph Coolidge
and Archibald Cary Coolidge
May 7, 1900.

Paris.—Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.

DE LA SITUATION PRÉSENTE
DE L'ORDRE DE MALTE,
DU CARACTÈRE DE SA RÉFORME, DE SON ANCIEN ÉTAT EN POITOU ¹.

L'ignorance de notre destinée sous la main invisible par laquelle nous sommes menés au but inévitable, est le stimulant qui nous fait rechercher avec constance et amour, ce que le monde a vu, méprisé, admiré, avant qu'humbles et petits nous lui fussions livrés ; ce que le monde verra, méprisera, admirera, après que la terre d'où nous sommes sortis aura dévoré la partie périssable de notre être.

L'étude des enseignements de l'histoire, l'appréciation de ce que l'avenir réserve à l'humanité, sont donc les deux besoins toujours inassouvis de cette intelligence, de laquelle nous usons comme le soldat d'une arme, l'explorateur d'un flambeau, le souverain d'un pouvoir.

Ces besoins sont nobles. Plus on leur sacrifie, plus on est placé haut dans la publique estime. Ils sollicitent le déploiement de toutes les forces dont l'homme dispose. Ils nous assurent les jouissances les plus vives qu'il nous soit donné de connaître, après celles qui prennent leur source dans l'accomplissement du devoir, ou dans le sacrifice inspiré par les convictions profondes.

Rien ne fait avancer plus vite et plus sûrement dans le perfectionnement de soi et des autres, œuvre de chacun de vous, messieurs, que l'habitude des retours en arrière, afin

¹ Discours prononcé, le 26 décembre 1858, à la séance publique annuelle de la société des antiquaires de l'Ouest.

de demander au passé la raison de toutes les origines, de tous les doutes, de tous les mécomptes du présent.

Celui qui ne sait que son époque, celui qui, après l'avoir bien étudiée, ne remonte pas plus haut que l'époque intermédiaire entre elle et l'âge ancien, ne savent assez ni l'un ni l'autre. Il faut se pénétrer de l'esprit qui a dominé chacune des trois périodes, pour résoudre sous toutes ses faces le problème, toujours changeant, que la passion du siècle pose devant les consciences.

A la suite de méditations de ce genre, nous avons choisi, il y a quelque six années, avec la certitude de ne nous pas tromper, l'instrument d'expansion nationale, d'émancipation relative, de moralisation universelle, à l'aide duquel la génération qui s'attédie, s'énervé, s'abandonne, sous un gouvernement croyant en lui-même, hardi et fort, se relèvera, malgré son infirmité volontaire, jusqu'à la hauteur du niveau chrétien.

Cet instrument, dédaigné longtemps, manié tantôt avec trop de vigueur, tantôt avec trop de mollesse, quelquefois même sans opportunité, c'est l'association selon l'esprit de Dieu.

Les hommes tentent sans fin de s'associer selon leur esprit à eux, et leurs échecs humiliants ne les éclairent ni ne les rebutent. Après ne s'être apporté les uns les autres que leur orgueil, leur égoïsme, de prétendues aptitudes, et le moins d'argent possible, ils se demandent toujours, l'insuccès venu, comment leur rêve a pu les fuir si misérablement et si vite. Qu'ils regardent et qu'ils se rappellent, et ils comprendront que les seuls appuis solides de toute entreprise collective, ayant pour objet ou la direction des esprits, ou l'épuration des âmes, ou l'application d'une idée-mère, sont la foi, la vie spirituelle en commun, le renoncement, la charité partout, toujours et pour tous.

C'est dans ces quatre principes que gît la puissance des associations religieuses, les seules qui créent plus de biens

qu'on n'en emploie à les mettre en mouvement, et plus de joies qu'on ne leur consacre de facultés.

Ces associations remplissent toujours leurs fins, parce qu'aucune d'elles ne fonctionne dans son intérêt particulier, parce qu'au contraire toutes se gouvernent pour protéger un intérêt supérieur à tout appétit individuel, à tout privilège de corps ou de caste.

Ne cherchons pas la raison de leur nombre, de leur zèle, de leurs triomphes, ailleurs que dans l'esprit de leur règle, le caractère de leur activité, la nature de leur but. Nous avons vu disparaître tous les météores de la puissance humaine ; nous les voyons, elles, se perpétuer, dans la sphère qui leur est propre, parallèlement plutôt qu'au milieu des sociétés, qui ne comprennent jamais parfaitement les services que le monde en obtient, et trop souvent les ont traitées en ennemies.

Ces familles si bien ordonnées portent tout avec elles, et se distinguent par une initiative, une persévérance, une fécondité qui manquent en général aux autorités publiques elles-mêmes.

Parmi ces familles, il en est qui ont disparu, il en est qui se sont unies à d'autres, il en est qui se réforment avec plus ou moins d'efficacité. Mais le feu sacré vit et marche toujours devant celles que le divin Maître associe à la réalisation de ses desseins, ou l'Eglise à la conduite de ses affaires ; et l'instinct des masses ou le génie des novateurs pratiques met tôt ou tard ces dernières en leur place.

Puisqu'il n'en est pas ainsi pour les races royales, puisqu'au contraire celles-ci perdent toute action sur les hommes, dès que le prestige extérieur vient à leur manquer, ou que la fortune les trompe, ou que le courant de l'opinion se retourne contre elles, il est impossible de ne pas reconnaître dans les ordres religieux une sève à eux exclusive.

Les Pharaon, les Ptolémée, les Carlovingiens, les Habsbourg-Espagne, les Wasa et la branche aînée des Bonaparte, ont subi, chacun en son temps, et dans les circon-

stances les plus diverses, la perte du pouvoir suprême. Les Bénédictins et les Trappistes, les Oratoriens et les Chartreux, les Dominicains et les pères de la Merci, les Jésuites et les frères de Saint-Jean-de-Dieu, les Lazaristes et les Franciscains, les frères de la Doctrine chrétienne et les Capucins, les pères des Missions étrangères et les Recollets, ont-ils succombé sous la persécution ou l'indifférence, l'ostacisme ou l'impopularité ?

Où trouver de plus saisissants exemples que dans les races illustres, par lesquelles ont été remuées des nations qui ont eu la valeur d'un monde ? Comparons donc la fortune de ces dernières avec celles des ordres religieux, les uns lettrés, les autres guerriers, ceux-ci errants, ceux-là sédentaires, mais tous pleins du Verbe, et remplissant les pays chrétiens et les pays réfractaires à l'Évangile de leurs fondations et de leurs disciples.

Les Pharaon étaient de très-grands hommes, secondés par de grands ministres. Le génie de Sésostris lui-même les a-t-il rachetés du crime d'avoir sacrifié des multitudes pour s'élever des tombeaux, ou les maîtres de la Perse ont-ils été leurs successeurs ?

Les Ptolémée avaient ouvert une seconde ère à leurs peuples. Leur auréole se composait de tous les rayons de la célébrité humaine. C'étaient des victorieux, des savants, des monumenteurs, des politiques. Le premier d'entre eux avait été l'élus d'Alexandre, les derniers sont devenus les jouets des Romains asservis.

Les César des deux empires, tout indignes qu'ils se montrassent du nom immortalisé par le vainqueur des Gaules et du peuple-roi, étaient dépositaires d'une autorité sans limites, possesseurs de trésors sans fond. Mais ils ont cru que l'humanité tout entière n'existait que pour être mêlée à leurs fêtes, à leurs débauches, à leurs violences, à leurs rivalités sans gloire, à leurs controverses sans dignité, et l'abaissement sous la pourpre, prélude de la dé-

chéance, a été le partage de ceux qui avaient usurpé jusqu'aux honneurs dus aux dieux seuls.

Les Carlovingiens descendaient de héros dignes de porter la couronne léguée par eux, et ils se sont ensevelis sous les ruines du gigantesque édifice, construit pour abriter une organisation sociale si complexe et si nouvelle, qu'elle se trouva sans proportions avec la débilité de leurs bras, l'indigence de leurs cerveaux.

La Maison d'Autriche s'amoindrit parce que la fortune l'avait trop bien servie. L'Allemagne presque entière, l'Italie, les Espagnes, les Indes de l'orient et de l'occident, étaient devenues son domaine. Elle se confessa impuissante à laisser, utilement pour elle, ce poids reposer sur une seule de ses têtes. La descendance de Charles-Quint a fait place dans les deux péninsules latines à la descendance des vengeurs de François I^{er}.

Issus du libérateur de la Suède, continués par des souverains qui firent trembler l'Allemagne et la Russie, par d'autres qui furent les élus de la Pologne, par d'autres dont la volonté changea la législation, les coutumes et jusqu'à la foi de leurs peuples, les Wasa, tout à coup répudiés et fugitifs, roulent dans l'abîme de maux, au fond duquel toutes les infortunes de la vie privée attendaient leurs derniers rejets.

L'ambition avouée de la première dynastie des Bonaparte était de substituer sa grandeur à toutes les grandeurs ses aînées, à celle même de la papauté, élevée par notre politique traditionnelle à l'état de puissance temporelle indépendante sur un territoire inviolable. Elle irrita les nations humiliées, l'Eglise dépouillée, les intérêts sacrifiés ; et le Prométhée des temps modernes a été vaincu : par le droit, en Espagne ; par les éléments, en 1812 ; par le fanatisme des représailles, en 1813 ; par les fautes des uns, la trahison des autres, en deçà du Rhin.

Consultons maintenant les annales des ordres religieux.

Je ne veux rien dire de ceux qui, à toutes les époques et

dans tous les pays, sont demeurés étrangers au maniement des affaires d'Etat, si ce n'est que jamais ils n'ont été, dans notre France, en Asie, en Afrique et dans la Turquie d'Europe, plus utiles et plus honorés. Occupons-nous uniquement de ceux qui ont levé des subsides et des armées, conquis et défendu des provinces, conclu des pactes internationaux, traité d'égal à égal avec les plus puissants monarques.

Les chevaliers du Temple ont été suppliciés et leurs biens dispersés par la confiscation.

Les chevaliers teutoniques s'affaissent sur eux-mêmes, aussitôt qu'ils sont dépouillés de leur territoire régalien.

Deux fois souverains, les chevaliers porte-glaive se trouvent sans force contre la défection et l'apostasie de leur dernier chef.

Saint Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte, plus faible et plus ancien, moins riche et plus régulier que les trois milices mal façonnées à son image, perd les uns après les autres tous les sièges de sa souveraineté, la faveur de la chrétienté, les respects des peuples eux-mêmes, et il ne renonce ni à son nom, ni à ses espérances.

Il n'est plus membre du parlement d'Angleterre, membre des diètes allemandes. Il n'obtient pas d'être entendu par les congrès de Paris, de Vienne, de Vérone. Son nom n'est pas prononcé dans ceux qui, grâce à la magnanimité napoléonienne, ont changé hier les lois de l'équilibre européen ; et tout à coup, il sort de son néant, remonte à la voix du Saint-Père à son ancien rang, le premier dans cette foule immense des élus, aux observances, aux idiomes divers. Il va courir des fidèles aux Gentils, pour apprendre à tous comment on vit à la peine dans la sérénité, quand on n'aspire au repos que dans le sommeil des justes ; comment se pétrissent les nationalités et se multiplient les conquêtes pacifiques ; comment enfin se rattache au trône soutenu par la reconnaissance du monde, la chaîne dont les premiers anneaux sont rivés au Saint-Sépulcre.

Disons-le donc, en nous félicitant à l'envi :

Saint-Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte, qui depuis la mort de son dernier et digne grand-maître, n'existait qu'à l'état de cadavre, et duquel les Saint-Thomas du progrès parlaient comme on parle des ombres, est parce qu'il n'a pas cessé d'être, sera parce qu'il a été.

Pourquoi son merveilleux réveil : en Italie, où l'illustre cardinal Ferretti accepte le grand prieuré de Rome, après qu'un autre membre de la famille de Sa Sainteté a été pourvu d'un siège dans le vénérable conseil ? en Autriche, où l'archiduc Maximilien vient de ceindre l'épée de grand-bailli ? en Espagne, où les chefs de la maison royale ont solennellement déposé la grand-croix de l'ordre sur le berceau du prince des Asturies ?

Ce n'est pas seulement parce que l'immortalité est acquise aux enfants du Christ, comme la durée à leurs œuvres. C'est parce que Malte a attendu, humblement et fermement, l'heure qu'il savait devoir sonner, l'heure où, rendant le bien pour le mal, il remonterait, dans sa force et sa liberté, sur toutes les brèches ouvertes. C'est enfin parce que rien de grand ne s'est jamais accompli sans la France, et que le signal de la réforme, parti de France en 1852, a été donné par l'angélique Pie IX, le 3 juillet 1858, *urbi et orbi*.

La philosophie du XVIII^e siècle a couvert de boue, l'exécrationnable montagne a couvert de sang les images et les autels du Christ. Mais de même que les eaux du déluge se sont retirées, et que la lave des volcans ne couvre que des terres susceptibles de redevenir fécondes ; de même l'impiété et la terreur ont été sans puissance contre l'Évangile. Ce qu'elles ont nié demeure la croyance populaire, ce qu'elles ont renversé se relève, et nous allons assister à un spectacle magnifique.

Malte renaît pour consommer l'union tant souhaitée entre la science et la foi, entre le respect des communions qui ne sont pas la nôtre, et la démonstration par l'exemple

le bienfait et le patronage offert à tous, de la supériorité de la doctrine catholique ; entre le travail noble et le travail servile, les privilégiés et les parias, les races qui jusqu'à ce jour se sont isolées ou combattues, les classes qui refusent leurs bras à la culture et les masses qui se plaignent de ne pas arroser de leurs sueurs un patrimoine héréditaire.

L'ordre réformé imite ce sage qui, afin de s'exciter à bien vivre, s'était placé en face d'un cercueil ouvert, sur la dalle duquel était écrite l'építaphe la plus louangeuse, qui jamais appellera les hommages des survivants sur des restes humains. Il trouve sur les points du globe les plus oubliés la trace perdue des églises, des monastères, des asiles, que la piété des fidèles n'a pas réussi à conserver debout, et il dit : Cette herbe qu'ont engraisée les tronçons des martyrs, cette poussière à laquelle sont mêlées les cendres des bûchers allumés par les persécuteurs, ces débris laissés par les conquérants derrière eux, ces pierres dispersées ou croulantes qui étaient les maisons de Dieu, ou celles des enfants et des égarés, des malades et des repentants, des pauvres et des faibles, tous membres du corps de Dieu ; cette herbe, cette poussière, ces débris, ces pierres m'appellent, et je cours où ils sont. Près d'eux se serrent ou se dispersent comme le sable du désert d'admirables prêtres et des communautés de fidèles, pasteurs et troupeaux cruellement décimés. Je porte l'épée et la bannière de Provence, d'Auvergne et de France, je suis leur protecteur nécessaire. Ce qui manque à l'Orient, c'est un élément de pacification, je suis cet élément ; une garantie de sauvegarde, je suis cette garantie ; un créateur de moyens de communication, je suis ce créateur ; des ateliers agricoles, des comptoirs d'échange, des pépinières de chefs de famille, d'artisans, de tenanciers, d'émigrants, seul je puis doter l'Orient de tous ces biens. Sur son immensité je répandrai donc les forces vives de mes anciennes et de mes nouvelles langues, comme le Nil couvre de son limon les terres que la Providence lui livre pour qu'il les féconde.

J'ai en conséquence détaché pour vous, Messieurs, des pièces justificatives de la règle nouvelle de l'Ordre immortel, la carte où sont marqués à côté des lieux où florissaient ses bailliages et ses prieurés, ses commanderies et ses hôpitaux, ses écoles et ses chantiers, ses fermes et ses arsenaux, les lieux où s'élevèrent, comme autant de phares et de prétoires, les Eglises dont aujourd'hui la chrétienté est appauvrie, les lieux enfin où les missions françaises conquièrent, depuis si longtemps, pour la grande initiatrice, notre mère, cette gloire sans égale, à laquelle n'atteignent ni les habiles, ni les forts, ni les impitoyables, ni les généreux.

Monastères, asiles, métropoles, l'ordre veut tout relever. Nos missions, il les veut préserver du péril demain et dans l'avenir. Belle et grande devant les hommes, son œuvre couronnera devant Dieu celle que la France a accomplie déjà dans cette Afrique, où ne se reconnaissant d'autre droit que celui de se montrer juste, elle couvre d'une protection égale nos frères des Eglises séparées, nos frères les israélites, nos frères les musulmans.

Et pourquoi suis-je admis à l'honneur de faire entendre un pareil langage en ce lieu et à cette heure ?

Cette grâce m'a été faite, Messieurs, parce que l'histoire des ordres religieux se confond avec celle des gouvernements, de la science et de l'art ; parce qu'en outre l'histoire de Saint-Jean, de Rhodes et de Malte, est inséparable de votre chronique locale.

Tous les débris du noble et vieux Poitou sont le patrimoine moral des antiquaires de l'Ouest ; et notre société comme ses émules, alimente ses travaux par l'étude des monuments divers de la foi naïve, de l'inépuisable fantaisie, de l'administration habile, de l'activité traditionnelle quoique multiforme, de ces religieux obscurs et patients, dont l'existence était à la fois plus douce et plus rude, plus occupée et plus calme, que celle des laïques leurs contemporains. Est-ce que notre société et ses émules trouveraient quelque chose d'entier et de saisissable sous la

poussière du moyen âge, si les annales, les Pouillés, les chartriers, les inventaires de trésors et les autres fruits de l'immense mouvement perpétué sous le froc et le casque, la bure et la cuirasse, leur demeuraient inconnus ou indifférents?

Le souvenir de Malte éveille tous les souvenirs épiques. Il imprime une direction utile à toutes les recherches dont l'objet est l'influence des institutions monacales sur les régimes économiques, le sort des humbles, le développement de l'art chrétien.

Malte est le grand Ordre rêvé par Henri IV et qui devait réunir en faisceau les mérites particuliers à chacun des autres ordres. Guerrier, il est l'admiration des barbares eux-mêmes. Navigateur, il protège jusqu'au dernier jour de son existence politique le commerce de la chrétienté. Organisateur, il couvre d'établissements prospères tous les pays auxquels le ciel accorde sa présence. Savant et artiste, il remplit des chefs-d'œuvre de ses Eloy et ses Suger, ses Perrault et ses Fénelon, ses Lesueur et ses Vauban, les magistrères de Jérusalem, de Margat, de Ptolémaïs, de Limisso, et les deux îles où ses châteaux et ses ports, ses fortifications et ses basiliques, épargnés par la main des hommes, bravent encore celle du temps.

Je vous disais à une autre époque et dans une autre enceinte : Jeanne-d'Arc et le parlement ont été vos hôtes aux jours où, gloire et puissance, tout était perdu sans la fidélité de l'un, sans l'héroïsme de l'autre. Comment m'interdirais-je de vous le rappeler aujourd'hui ? Malte est à vous, car il a été un des prestiges de notre antique cité.

Entre l'Eglise épiscopale et le palais des comtes, la rue Saint-Paul et la Grand'Rue, est debout encore le prieuré d'Aquitaine.

Enlevé à sa destination première, l'édifice n'en brille pas moins de l'éclat répandu sur lui par ces quarante-huit grands prieurs, dont le plus ancien exerçait son noble ministère en 1204, dont le dernier s'est tristement éloigné de

vos murs lorsque la France égarée a voulu rompre avec l'Ordre, né de ses entrailles et devancier de ses premiers croisés en Palestine.

Tous les titulaires de cette haute charge nous sont chers, et cependant nous ne rendrons un hommage public qu'à deux d'entre eux.

Quels seront-ils ? des Saint-Simon, des Vivonne ? un des trois Nanteuil ou des deux Pelloquin ? des Foucauld ? des Ursins ? les deux baillis de la Morée, dont un est mort en héros ? ou ce Philibert de Nailhac, élevé au magistère en 1396 ? Non, la solennité de ce jour nous recommande spécialement les dignitaires de 1612 et de 1727 : Henri d'Appellevoisin et Joseph de Lesmeric d'Echoisy.

Les d'Appellevoisin sont une de vos plus nobles races, Messieurs. Qu'ils vous appartiennent depuis 1297, et grâce à la confiance de Charles d'Anjou, ou qu'ils aient été puissants dans la province depuis 1260, je ne m'en préoccupe pas devant vous. Ils se transmettaient héréditairement le prénom significatif et peu usité de hardi ; ils acceptèrent contractuellement plus tard les surnoms de Tiercelin de la Roche du Maine ; ces faits ont leur valeur. Mais ce qui nous touche davantage, c'est que vingt ans avant que Henri fût élevé si haut dans la hiérarchie de l'Ordre, deux de ses frères étaient en même temps que lui membres de la sainte milice.

C'est à Lesmeric d'Echoisy que Poitiers doit son hôpital des Incurables, et plus encore, car il lui a conquis tous ses proches. Le petit-neveu, par lequel est aujourd'hui représenté ce grand prieur au milieu de nous, est un de ces hommes qui ne veulent pas être loués et qu'on ne saurait louer assez. Continuons à admirer tous silencieusement en sa personne, le type que saint François d'Assise et saint Vincent de Paul ont voulu créer dans le monde des laïques, le premier quand il a fondé son tiers ordre ; le second quand il a inspiré l'organisation des conférences, où la charité cesse d'être un effort pour devenir une habitude.

Du Prieuré d'Aquitaine relevaient une commanderie magistrale : la Rochelle ; une commanderie substituée : Verneuil, propriété de la famille de Menou ; vingt-quatre commanderies de chevaliers, cinq commanderies de servants d'armes ou de chapelains conventuels.

Ces trente et une fondations étaient ainsi réparties, sept en Poitou, autant en Touraine, six en Bretagne, quatre dans le Maine, trois en Anjou, deux dans l'Aunis, une en Berry.

Leur revenu total, la commanderie de Jus-Patronat laissée à l'écart, ne s'élevait pas à moins de 144,545 livres par année, au milieu du siècle dernier.

Aucune maison de chanoinesses n'a existé dans le ressort du prieuré.

Le dernier généalogiste de l'ordre en Poitou a été un des vôtres, M. Pontois, rapporteur héraldique de l'école des Chérin.

C'est de cette partie de la langue de France qu'est sorti pour prendre possession du grand prieuré de Champagne un enfant du Poitou, Jacques Aymer.

Le temps me manque pour vous rendre le juge de ses mérites, mais non pas pour constater que six siècles après lui, sa maison a produit la généreuse Henriette, fille de l'officier général, marquis Aymer de la chevalerie.

Chanoinesse de Malte en 1778, admirable dans sa captivité sous la terreur qui ne l'effraya pas, plus admirable encore au milieu de ses compatriotes fières de l'accepter pour modèle, elle fonde en 1797, c'est-à-dire longtemps avant que le concordat d'éternelle mémoire eut rendu la France à la catholicité, cet institut de la grand'maison qui, dès 1802 et 1803, dotait Mende et Cahors de ses premières succursales.

Ai-je tout dit, Messieurs ? Non vos fastes ne s'épuisent pas si vite.

J'ai dressé pour vous, et il me serait impossible de lire ici l'état de toutes les maisons qui ont appartenu à l'Ordre, en la personne de quelques-uns de leurs membres.

Mais je ne résiste pas au désir de faire précéder la publication de ce travail par quelques relevés auxquels notre brillant auditoire ne sera pas insensible.

Cinquante-six familles ont deux de leurs membres imacutriculés dans le prieuré d'Aquitaine.

Dix-sept en ont trois.

Douze en ont quatre.

Cinq en ont jusqu'à cinq.

Cinq en ont jusqu'à six.

Cinq en ont jusqu'à sept.

Je nommerai ces quinze dernières.

Mon dépouillement ne s'arrête pas aux années qui séparent notre 89 de la chute de l'Ordre. Je l'ai poussé jusqu'à ce grand deuil de la chrétienté.

Parmi les cinquante-six familles de la première catégorie, permettez-moi de citer les Boismoran, les Chabot, les Chateignier, les du Chastellier, les Héliou, les La Guerche, les La Haye, les La Guérivière, les Larochevoucault-Bayers, les Maillé de Brezé, les Monsoreau, les Montaigu, les La Noue, les Prévost Sansac de Touchimbert, les Rosmadec, les Talhouet, les Tranchelion, les Vitré.

Parmi les dix-sept familles de la seconde catégorie, se trouvent celles des Boisjourdan, des Contade, des Duchilleau, des La Meisseillère, des Maillé de la Tour Landry, des Nuchèze, des d'Orfeuille, des Pelloquin, des Tudert, des Voyer d'Argenson.

Parmi les douze familles qui ont donné quatre chevaliers à l'Ordre, sont celles des Aubéry-du-Maurier, des Barthonde-Montbas, des Duchaffault, des la Moussaye, des Menou, des Saint-Marsault.

Les cinq familles qui ont donné cinq de leurs membres à l'Ordre sont celles des Appellevoisin, des la Bretesche, des la Laurencie, des Marbeuf et des Martel.

Les cinq familles qui ont donné six de leurs membres à l'Ordre sont celles des La Chastre, la Freslonière, Lantivy, la Tremblaye, Villedon.

Enfin les cinq familles qui ont donné sept de leurs membres à l'Ordre sont celles des Labourdonnaye, des la Housaye, des la Roche-Saint-André, des Liniers, des Tigné.

Personne ne s'étonnera de voir figurer dans une nomenclature, à mon amer regret trop restreinte, des noms étrangers au Poitou proprement dit. L'étendue de la circonscription du prieuré est l'explication naturelle de ce fait.

Tout à l'heure, j'ai prononcé le nom des d'Argenson, et je manquerais à un devoir si je ne rappelais pas sur lui votre attention.

Ce devoir, je ne l'accepte pas pour refaire le tableau, qui se trouve partout, des grands ministres, des membres du conseil de régence de 1715 et de la représentation nationale à d'autres titres, des diplomates et des chanceliers de l'Ordre de Saint-Louis, des administrateurs et des académiciens, tous éminents surtout par la probité politique. Continuons à ne nous entretenir que des liens existant entre nos concitoyens et l'Ordre, et inclinons-nous ensemble devant le seul grand-croix héréditaire de Malte qui appartienne à la province,

Depuis le 11 juillet 1777, et en vertu d'une décision du sacré conseil, les marquis d'Argenson sont pourvus de cette dignité. Elle leur a été conférée spontanément et pour services rendus. Le frère et la sœur en ont été revêtus le même jour, aux termes de deux actes distincts. La sœur d'Antoine René était la vénérée duchesse de Montmorency-Luxembourg.

Ces services ne dataient pas de la veille. De Thou nous apprend que « les jeunes seigneurs et gentilshommes français, accourus au secours de Malte en 1565, y avaient « été précédés par René de Voyer, vicomte de Paulmy, « bailli de Touraine, passé dans l'île pour y partager les « périls de l'Ordre, qui depuis trois cents ans comptait « des membres de la même maison parmi ses plus renommés chevaliers. »

Le sang limousin s'est mêlé à votre sang, Messieurs,

dans les veinés des grand-croix d'Argenson, ainsi que dans celles du grand prieur de Foucauld et des chevaliers de Montbas, de Saint Marsault et des Cars.

Entre tous, Louis Nicolas de Pérusse, comte des Cars, chef de la branche ducale de sa maison, a répandu son lustre individuel sur les deux provinces, qui sont l'une ma patrie d'origine, l'autre ma patrie d'adoption.

Pendant que deux de ses proches exerçaient, à la suite l'un de l'autre, la lieutenance-générale militaire du haut et du bas Limousin, il devenait colonel du régiment de son nom, brigadier, maréchal de camp. Il était blessé sept fois sur le même champ de bataille, à Clostercamp. Comme s'il avait eu la prescience de tous les maux qui attendaient lui et ses pairs dans l'émigration, il installait, à vos portes, sur sa terre d'Archigny, les Acadiens, chassés par l'Anglais de nos colonies perdues. En 87, il présidait l'assemblée d'élection de Châtellerault. Quelques années plus tard il commandait, à l'armée des princes, la deuxième division de l'infanterie noble et les compagnies des gentilshommes du Poitou.

Que de souvenirs j'ai à réveiller encore !

En 1480, d'Aubusson défend Rhodes. Voici les noms des frères du grand prieuré qui combattaient à ses côtés : les commandeurs Yves de Milon, Gui de la Lui, Pierre de Novès, Gui Bouchet, Jean de Poincignon, Pierre de Boisrond, Jean de Nègre ; les chevaliers Antoine Chabot, Pierre Foullet, Charles Capron, Jacques Bardoul, Antoine de Fervesai, Pierre de Pons, Jean de la Haye, Philippe de Cluix, Pierre de Cluix, Milon-Saint-Léger, Jean Emeguïn, Jean Husson dit Lesson, Renaud de Comblanc.

Vaincu plus grand que ses vainqueurs, Villiers de l'Île-Adam était secondé, pendant le mémorable siège de 1522, par les héros du grand prieuré : Philippe Petit, Charles de la Barre, Olivier de Brissac, Joachim de Beuvan dit la Besnière, Charles d'Apresmont, Pierre Picart, Joachim de Cluis, Jacques Baudet, Jacques de la Fontaine le Bon, Jean du Chier,

Joachim de Mortemar, Gilbert Combault, Mathurin de la Brosse, Claude Lucas.

Le 6 mai 1565, la Valette passe la revue générale des petites forces, contre lesquelles se briseront dans une lutte de quatre mois les flottes et les armées musulmanes. Celle de nos trois langues nationales dont faisait partie le prieuré d'Aquitaine est celle qui lui fournit le plus de bras. Entre tous les contingents des huit langues de l'Ordre, celui de la langue de France prend le troisième rang, et celui de la langue d'Arragon, auquel appartient le deuxième, n'avait mis en ligne que sept chevaliers de plus.

Si la défense de 1798 ne ressemble en rien à celles que les grands-maîtres français avaient dirigée, votre renom n'en a pas souffert, Messieurs. Deux Poitevins gardèrent noblement alors les postes confiés à leur courage. Guron de Rechignevoisin commandait le fort Saint-Elme, Dupin de la Guérivière celui de Rohan, les ports, batteries et rade de Marsa-Scirocco, à l'est de l'île. Le canon de ce dernier tonnait encore après que la consigne de cesser le feu eut été transmise au nom d'un chef imbécile de frayeur. L'histoire constate que le général en chef de l'armée d'Orient lui fit l'insigne honneur de s'en inquiéter et lui opposa Desaix. Sommé deux fois de se rendre et manquant de vivres depuis vingt-quatre heures, il avait été dix jours sans en recevoir, l'héroïque chevalier ne capitula que dans la soirée du 11 juin et ne remit son pavillon qu'au grand-maître.

Ne me reprochez pas le silence qui m'a été si pénible sur les hospitaliers représentant la haute bourgeoisie dans la sainte milice. Nous ne sommes jamais parvenus ni à retrouver des listes qui fussent spéciales aux servants d'armes et aux chapelains conventuels, ni à réunir les documents nécessaires pour en dresser nous-mêmes.

Le peu que je sais, le voici : cette partie du grand corps de Malte était représentée auprès de la Valette, aux jours des chocs terribles, par quinze servants d'armes de la langue de Provence, quatorze de la langue d'Auvergne,

vingt-quatre de la langue de France, cinq de la langue d'Italie, six de la langue de Castille et quarante-quatre sans immatriculation certaine.

Vers 1788, elle se composait, dans le prieuré d'Aquitaine :

Des cinq titulaires de commanderies, Alexandre le Normand, le Grand-de-la-Griolaye, Claude le Normand, Tugal-Levêque-des-Valettes, et Joseph Frin ;

Et des neuf chevaliers : Matagrin, Groguet, Léonard Claude le Normand, de Lugin-des-Vallons, Jérôme Frin-de-Corméré, Coullon, Louis-Alexandre Laurence, Choquin et Louis Aimé Laurence.

Un de ces chevaliers s'honora en faisant pour le malheur ce que les commandants de Guron et de la Guérivière avaient fait pour le drapeau. Il suivit partout Hompesch, dont il avait été l'écuyer à Malte, et ce fut à Montpellier que ses pieuses mains le rendirent à la terre le 12 mai 1805. Ce digne servant d'armes était Léonard Claude le Normand.

L'Ordre a péri trois fois : une sous la défaillance de Hompesch, le 12 juin 1798 ; une par la mort de Paul I^{er}, le 23 mars 1801 ; une avec la paix du monde, paix rompue à cause de ses intérêts et de ses droits, le 12 mai 1803. S'est-il jamais abandonné ? Non. Il se sentait vivre sous la main de Dieu, à Catane, à Viterbe, à Ferrare, comme se sentaient forts les Israélites fuyant pour sauver l'Arche sainte. Thomasi, le roi sans royaume, maintenait à la cour de Napoléon I^{er}, son ambassadeur en possession des droits de sa charge. Son successeur orthodoxe, le lieutenant actuel du Magistère, entretient des légations près les cabinets de Parme, de Modène, de Naples et de Vienne. Le premier a formulé la pensée politique de la réorganisation de l'Ordre à Corfou ; le second exerce de Rome son autorité sur quatre grands-prieurés, deux bailliages, cinquante-sept commanderies de justice, quarante-trois commanderies substituées et quelques mille chevaliers ou chanoinesses laïques. Dans ce nombre ne sont pas compris les chevaliers prussiens, qui ne sont pas catholiques, les chevaliers es-

pagnols , qui reconnaissent leur reine pour unique chef.

Pendant que la Providence a éprouvé l'Ordre, le Poitou n'a pas déserté sa fortune. En 1844, ses enfants, ils n'étaient plus, hélas ! que trente-deux, se groupèrent autour d'un nouveau grand-prieur d'Aquitaine, le prince Camille de Rohan, neveu du grand-maitre dont il avait été le sénéchal et dont il aurait pu devenir le successeur.

Entre ces échappés à tant de périls et de désastres, je signale un la Laurencie, déjà élevé au sommet de la hiérarchie, un Rechignevoisin de Guron et un Menou, tous les deux commandeurs ; un Duchafault, deux d'Orfeuille, un Villedon, un Létaudière, un Lépinay.

Je ne pousserai pas plus loin ce travail, Messieurs. Depuis 1814 jusqu'en 1858, des Français en assez grand nombre, et dont quelques-uns sont illustres par le sang et par les services, ont été décorés des insignes de Saint-Jean. Mais quelque respectables que soient leurs titres à cette distinction, ce ne sont pas eux qui ont continué l'Ordre, puisqu'aucun vœu religieux, aucune œuvre professionnelle ne les rattachent à lui.

Des vœux et des œuvres rendront seuls l'avenir de l'Ordre plus beau que son passé lui-même. Travaillez donc, dès ce jour, vous tous qui m'écoutez, à ce que le concert préparé entre Malte et les sociétés de la Propagation de la Foi, de Saint-Vincent-de-Paul, de la Sainte-Enfance, des Ecoles d'Orient, multiplie, sous les auspices de notre belle, courageuse et bienfaisante souveraine, les fondations des langues nationales. Ces fondations manquent au monde partout où la famille n'est pas constituée, la femme respectée, l'enfant préservé, le travail libre et rémunérateur, la propriété transmissible et inviolable, la tolérance religieuse édictée et garantie. Il sera toujours trop tard pour faire prévaloir à leur aide, dans un harmonieux ensemble de principes, d'institutions, de communautés, la civilisation et mieux encore la politique de l'Evangile.

PROSPECTUS.

Attendu depuis près de deux années par tous les hommes qui s'associent, autrement que par des vœux stériles, à la grande entreprise poursuivie par la politique française en Afrique et en Asie, le livre dont nous annonçons la prochaine publication est un service nouveau rendu par l'auteur de *l'Algérie et son organisation en royaume*, à la cause de la foi et de la charité, de la tolérance et du progrès.

Son objet est de reprendre à la capitulation de Hompesch, l'*Histoire* abandonnée des *Chevaliers de Malte*. Son principal mérite sera de placer en regard des souvenirs oubliés, et des documents épars dans certains dépôts publics ou dans des recueils devenus trop rares, les textes inédits qui ont préparé la reconstitution d'une nationalité glorieuse.

Cette nation est celle qui, à partir du *x^e* siècle, s'est donné pour peuple l'élite de toutes les sociétés catholiques, et pour chefs d'illustres enfants de la France.

Grâce à Dieu, elle est rappelée : depuis 1852, par l'esprit de sa réforme ; depuis le 3 juillet 1858, par Sa Sainteté Pie IX, à renouer la chaîne de ses temps héroïques.

Les *Annales de l'Ordre* seront éditées en dix-huit livraisons de cinq feuilles chacune, et se succédant de mois en mois.

Aucune de ces livraisons ne sera vendue séparément.

Chaque volume, format in-8, et composé de six livraisons, sera complété par une table des matières et un sommaire analytique.

Il ne sera reçu de souscriptions que pour les trois volumes composant l'ouvrage entier.

Le prix en sera payé par tiers au moment où sera publiée la première livraison de chacun des trois volumes.

Ce prix sera : pour la France, de 21 fr. ; pour l'étranger, de 27 fr. ; frais de port compris sur le territoire de l'empire.

L'indication des principales matières comprises dans les trois volumes sera imprimée sur la couverture de la première livraison.

Les listes alphabétiques et chronologiques, dressées par langues, des familles françaises, dont les membres ont appartenu à l'Ordre, seront publiées dans le premier volume des *Annales*.

Un album, petit in-folio, composé de planches gravées, lithographiées, photographiées ou lithochromiées, comprendra les douze séries des cartes — plans — portraits — scènes historiques — sites — monuments — costumes, armes, devises, insignes et bannières — sceaux, médailles et monnaies — objets d'art — inscriptions et épitaphes — navires et instruments de marine ou de guerre — machines et meubles.

Cet album ne paraîtra qu'après les trois volumes, dont il sera l'appendice.

Une souscription facultative sera ultérieurement ouverte en ce qui le touche.

La souscription pour les trois volumes des Annales est ouverte : à Poitiers, chez M. A. DUPRÉ, imprimeur, rue de la Mairie, 10; à Paris; chez M. JUST ROUVIER, libraire-éditeur, rue de l'École-de-Médecine, 20; dans toutes les villes de l'empire et de l'étranger, chez les directeurs des postes et les libraires.

Les demandes relatives aux souscriptions seront adressées aux éditeurs des Annales, à Poitiers et à Paris.

Les lettres se rattachant aux intérêts de l'Ordre souverain, ou à l'œuvre internationale de sa réforme, doivent être adressées directement à l'auteur des Annales, rue Sainte-Radegonde, 10, à Poitiers.

Les lettres non affranchies ne sont pas acceptées.

Les personnes qui transmettraient, en un mandat sur la poste, le montant de leur souscription à M. A. Dupré, sont autorisées à retenir sur les 7 fr. à réaliser par elles, les 35 cent. représentant le coût du mandat et l'affranchissement de leur lettre d'envoi.

La belle étude lue par M. Gustave Bardy, le 26 décembre, à Poitiers, et qui obtient un retentissement légitime, servira de spécimen à la publication, dont la valeur et l'opportunité ne sauraient être contestées.

JUST ROUVIER.

REVUE DE L'ORIENT, DE L'ALGÉRIE ET DES COLONIES

Bulletin de la Société orientale de France.

RECUEIL CONSACRÉ À L'ÉTUDE

De la Géographie, de l'Histoire, des Voyages, de la Littérature,
des Sciences, de la Colonisation, de l'Agriculture,
du commerce, des Religions, des Mœurs et Coutumes des peuples
des diverses contrées de l'Orient, etc.

RÉDIGOÉ AVEC LE CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE

Et la collaboration

De membres de l'Institut, d'Orientalistes, de Consuls et de Voyageurs.

Cette Revue paraît le 15 de chaque mois, par cahiers de 80 pages environ.

Prix de l'abonnement annuel, franco, 20 fr.

Paris. — Imp. de POMMERET et MOREAU, 42, rue Vavin.

